

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

C'est au XVI^e siècle, paraît-il, que les modes françaises commencèrent à se propager parmi les cours d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie. Les historiens de ce dernier pays constatent avec amertume que, depuis le passage de Charles VIII, on affectait chez eux de s'habiller à la française et de faire venir de France tout ce qui servait à la parure. Mylord Bolinbroke rapporte que, du temps de Colbert, les colifichets, les folies et les frivolités du luxe français coûtaient à l'Angleterre cinq à six cent mille livres sterling par an, c'est-à-dire plus de onze millions de notre monnaie actuelle, et aux autres nations à proportion.

De nos jours, dans notre beau pays de France, l'exportation est organisée sur une plus vaste échelle encore, et les jolies femmes de tous les pays se croiraient perdues si elles ne suivaient pas la mode parisienne. Il se produit toutefois des idées nouvelles ailleurs que chez nous; mais la nouveauté, en quelque endroit qu'elle apparaisse, ne prend force de loi que lorsque l'élégance parisienne en a consacré l'opportunité. Et cela n'a rien de choquant pour l'étranger, puisque Paris est, par excellence, la ville cosmopolite où toutes les nations se trouvent représentées.

L'Exposition universelle, qui s'installe si activement au Champ de Mars et au Trocadéro, est un puissant mobile aujourd'hui pour les imaginations créatrices. Ce grand événement ne peut manquer d'exercer une influence sérieuse sur nos modes, sur celles qui, à l'heure présente, sont en préparation pour le printemps, aussi bien que sur celles qui naissent chaque jour, inspirées par l'actualité du moment.

En attendant les créations qui pourront résulter de ce grand mouvement auquel prendront part toutes les nations représentées à Paris, nous sommes bien forcés de demeurer dans le *statu quo* des modes d'hiver et de la robe princesse. Le courant élégant de la mode suit, en effet, toujours la ligne droite, et la robe manteau de cour, la robe fourreau, l'habit *Directoire*, restent ses types préférés. Ces modèles ont été décrits par nous à

satiété et nous n'y reviendrons pas. Nous préférons signaler à nos lectrices de sérieuses tendances en faveur du corsage indépendant, avec une ou deux jupes. Du reste, nous avons tout dernièrement donné la description de la robe amazone, et ce modèle a été accueilli avec un succès marqué; on y a même ajouté le gilet blanc, en ouvrant le corsage à cet effet.

Un autre modèle consiste en une longue jupe plissée à la religieuse; les plis maintenus dessous, de façon à ne pas s'envoler et grossir la personne. Un long corsage à plastron plissé par-devant, avec revers *Directoire*, ouvre le haut en carré. On ajoute des dentelles au tournant du col et à l'intérieur, puis on recouvre le cou d'un fichu paysanne en linon blanc. Manches duchesse garnies de dentelle semblable et d'un plissé de linon posé à l'intérieur.

Une nouvelle disposition de garniture, que nous ne devons pas oublier, consiste en bouclettes plates (bouclettes de ruban ou de faille), que l'on pose au bord de la robe et du vêtement pareil; ce sont autant de languettes volantes qui ont dix centimètres de longueur à peu près sur cinq de largeur. L'effet de cette disposition est gracieux; nous l'avons vue appliquée à une toilette vert mousse dont voici la description — Jupon à courte traine, entouré d'un volant franc; dont la tête est marquée par des languettes de faille de deux tons assortis et alternés. Polonaise et paletot demi-long, garni de bouclettes semblables;

même garniture de bouclettes au bas de la manche.

Une jeune fille qui va faire son entrée dans le monde nous demande quelle toilette de bal convient le mieux pour elle, et comment on doit tenir sa traine en dansant. Pour la première question, nous n'avons qu'une seule réponse à faire: porter une robe blanche en tarlatane, gaze ou crêpe sur taffetas blanc; le jupon à courte traine, couvert de volants ruchés; le corsage « à la vierge » très-mousseux comme le jupon.

La question de la traine à tenir est plus complexe et il y a plusieurs manières de la résoudre. On peut tenir la traine de sa robe



P. N° 405. — COIFFURE POUR SOIRÉE OU THÉÂTRE.

Modèle de M^{me} de Bysterweld (3, rue du faubourg Saint-Honoré).

bien « ramassée » dans la main ; mais alors c'est une charge que l'on impose à son danseur : si c'est un homme bien élevé, comme nous devons le supposer, il se trouve dans l'obligation de porter ladite traîne en prenant la main de sa danseuse. Dans ce cas, la traîne est mal tenue, car franchement ce n'est pas l'affaire d'un homme, et la robe ne tarde pas à être mise en pièces. — Un autre système, qui vaut mieux, consiste à coudre sur la partie resserrée de la traîne une boucle de ruban qui vient se fixer sur un bouton placé de côté. On relève ainsi la traîne au moment de danser, puis on la laisse retomber dès que, la danse terminée, on va reprendre sa place. — Enfin, il y a le moyen du relevage par ceinture et cordelière, lequel a été très-pratiqué cet hiver.

Cette cordelière n'est pas, du reste, le seul objet qui pende de la ceinture ; il y a encore le porte-éventail, le porte-carnet, le porte-mouchoir. Il arrive souvent qu'on n'ait pas de poche à une robe de bal. De là cette mode de s'entourer la taille de tous ces accessoires ; mais nous ne sommes guère partisan de ce genre de breloques et nous trouvons qu'une poche dissimulée sous un pouff de dentelle, de ruban ou de fleurs, ferait bien mieux l'affaire. Ajoutons que, fort heureusement pour le goût, bon nombre de femmes sont de notre avis.

A côté de la robe princesse, qui voit son succès s'éterniser dans les modes actuelles et qui passe de plus en plus à l'état de fourreau, voici qu'on remet en jeu les retroussis. Ce serait bien le cas de dire que les extrêmes se touchent, si le genre en question n'était approprié, jusqu'à un certain point, à la forme plate. Voici le type adopté : — Jupons de velours marron à traîne ; tout le bas plissé à plis creux. Robe princesse en cachemire gris feutre, fermée devant jusqu'à moitié de sa longueur par de petits boutons dorés et très-plate. Ici elle est relevée en « lavandière », c'est-à-dire, que les deux pointes du bas de l'ouverture sont retournées sur elles-mêmes et vont se fixer sur les côtés, montrant ainsi une doublure de velours pareille au jupon ; une disposition semblable se reproduit derrière : on dirait autant de revers. On désigne ce modèle sous le nom de robe *Lavandière* parce qu'il rappelle la façon dont les laveuses se retroussent ; ce genre ne date pas d'aujourd'hui et bien des couturières se souviennent de l'avoir exécuté avant la guerre, mais il est modernisé par la coupe princesse et, en somme, ne manque pas de grâce. D'ailleurs, il faut bien essayer de changer un peu !

Le porte-monnaie est tout à fait démodé. Les élégants, hommes ou femmes, ne sauraient aujourd'hui mettre leur argent autre part que dans une bourse ! Bourse de soie faite au filet, au crochet ou au tricot, de couleur assortie à la toilette, avec glands pareils et coulants d'acier, voilà le genre adopté.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 405.

COIFFURE DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE. — Ce gracieux modèle se compose d'une couronne de roses et d'un nœud de dentelle. Les roses sont de plusieurs couleurs bien harmonisées, et le feuillage est également de différents tons. Le nœud de dentelle remplit, derrière la tête, le vide laissé par les fleurs ; il forme plusieurs coques et ses bouts retombent flottants.

G. N° 862.

TOILETTE Sarah Bernhardt. — Costume de faille et crêpe de Chine rose pâle. — Jupon de faille à longue traîne, entouré de plissés formant coquille derrière. Un tulle rose brodé de chenille et de perles blanches recouvre le jupon ; les bords en sont dentelés et reposent sur les volants. — Corsage en crêpe de Chine rose, fermé jusqu'à la taille seulement par des boutons assortis aux perles. Des revers de même étoffe, recouverts de tulle brodé,

ornent le haut et le bas du corsage, qui subit un écart sur le jupon ; ces revers se réunissent à la taille au moyen d'un nœud. Une frange riche, en soie, chenille et perles, suit le bas du corsage, du côté droit, jusqu'au milieu derrière. Les manches, en faille, sont recouvertes de tulle brodé ; des brassards en crêpe de Chine, noués dessus, les entourent ; un double volant plissé termine la manche. — Manteau de cour en crêpe de Chine, formant écharpe. Cette partie de costume est complètement bordée de franges riches en soie, chenille et perles. Le manteau est en partie fixé sous la basque droite du corsage ; à partir de là il est drapé en plusieurs pouffs et retombe en longue traîne sur celle du jupon. L'autre partie du manteau remonte jusqu'à l'épaule gauche, qu'elle recouvre, et s'agrafe au milieu du corsage. — Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du cou et des manches. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

NOTA. — Cette toilette, telle que nous la présentons aujourd'hui, peut servir d'élément pour l'exécution de la toilette représentée sur la figurine L. 152, que nos abonnées de l'édition n° 4 ont reçue avec le numéro du 5 janvier.

G. N° 868.

TOILETTE DE VISITE OU DE THÉÂTRE ET TOILETTE DE RÉCEPTION. — 1. Costume princesse en faille vert d'eau. — Le corsage est garni d'un col marin recouvert de dentelle blanche formant deux longs rabats sur le devant. Des galons à double rang de perles grises rayent le milieu du dos, et se replient sur eux-mêmes pour former des boucles plates à bouts frangés, retombant sur la traîne. — Le devant de la robe est garni d'un tablier carré en broché de soie verte et grise, posé au bas du buste ; des galons perlés, faisant suite aux rabats du col, viennent rejoindre les angles du tablier. Les côtés de la robe sont drapés dans le tablier sous les galons du dos, près des plis de la traîne (qui peut être ou non disposée en pouff). Des franges grises, montées au moyen d'un galon perlé, ornent les côtés du vêtement ; le galon de la frange supérieure s'en détache ensuite pour orner les bords du côté de la traîne. — Manche duchesse rayée de galons perlés, entourée de franges et d'un parement également perlé. — Ruche de linon et dentelle autour du cou et au bas des manches. — Chapeau de feutre blanc, garni d'une longue plume noire s'enroulant derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume princesse en faille bleue et velours frappé, loutre sur bleu. — Le devant est fermé par une longue ligne de boutons caroubier. Deux rabats de velours frappé ornent le haut du corsage ; ils font suite au milieu du dos qui est de même étoffe. Poches carrées rejoignant le velours du dos, et large revers triangulaire en velours frappé, également sur le côté gauche, au-dessous de la poche. Un plissé de faille entoure le bas de la robe, y compris la traîne ; il est surmonté d'une bande de velours frappé que coupe une écharpe de faille bleue passant à travers des anneaux de même ton. Un large nœud de velours frappé orne le coin de la poche sur le côté droit du dos. Les manches sont garnies d'une bande de velours, remontant le long de la couture du coude. — Plissés de crêpe lisse blanc au cou et aux bras. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

(Se reporter à la gravure coloriée n° 1489, qui représente ces deux toilettes sous un autre aspect.)

Description de la gravure coloriée N° 1489.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — 1. Costume princesse en faille bleue et velours frappé caroubier et bleu. — Le bas de la robe, y compris la traîne rajoutée, est entouré d'un plissé de faille sur lequel repose une large bande de velours frappé ; cette bande est dentelée et garnie d'une draperie de faille, reliée de place en place par des anneaux de même étoffe. Le milieu du dos est en velours frappé ; à la taille, le velours s'écarte en deux bandes, et la faille bleue remplit le vide. Ces bandes s'arrêtent aux poches carrées qui ornent les côtés ; l'une est terminée par un nœud de même étoffe à longs bouts flottants. L'autre bande se complète d'un large revers de velours frappé, qui forme un angle aigu s'arrêtant au bas du milieu des devants. Des boutons caroubier ferment la robe. Plissés de faille au bas des manches et bracelets de velours frappé posés au-dessus. — Lingerie en linon et dentelle. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume princesse en faille vert d'eau. — Le corsage est orné d'un col marin de même étoffe, recouvert de dentelle blanche, et qui se rabat

assez bas devant. Deux galons perlés, qui semblent le prolongement de ce col, descendent jusqu'au tablier. Celui-ci est en broché de soie de deux tons, et forme tout le bas de cette partie de la robe; son ampleur est ménagée sur les côtés, ainsi que par derrière, pour former des draperies et un pouff léger, au-delà duquel s'étend la traîne unie. Des franges riches, en soie grise et perlées, suivent le mouvement des draperies sur les côtés; elles s'arrêtent sous un galon perlé qui longe les côtés de la traîne. Le dos du corsage est rayé de pattes perlées qui descendent seulement jusqu'au bas du buste; elles forment ensuite des bouclettes détachées et terminées par des franges. La manche duchesse est rayée de galons perlés; elle porte un parement brodé de perles et terminé par une frange. Volant de dentelle dessous. — Col à pointes rabattues, en linon blanc et dentelle. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

(Voir, pour ces toilettes, la gravure G. n° 868, qui les présente sous un autre aspect.)

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée à ce numéro contient les cinq modèles suivants :

1. Costume princesse, pour toilette de théâtre, d'après la gravure coloriée n° 1492 (fig. 1), annexée au numéro qui paraîtra le 16 février.
2. Robe princesse, pour toilette de réception, d'après la gravure coloriée n° 1489 (fig. 1), annexée au numéro de ce jour.
3. Polonaise genre fourreau, pour toilette de visite, d'après la gravure coloriée n° 1490 C (fig. 1), annexée au numéro qui paraîtra le 9 février.
4. Costume de fillette, d'après la gravure coloriée n° 1493 E (fig. 3), annexée au numéro qui paraîtra le 23 février.
5. Costume de petit garçon, d'après la gravure coloriée n° 1493 E (fig. 5).

Description de la figurine coloriée L. N° 156.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

ÉLÉGANTE TOILETTE DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE. — Costume de satin et tulle blancs. Jupon de satin, à traîne; le devant est garni dans le bas de deux volants de tulle bordés de satin et un peu au-dessus de deux écharpes de tulle; ces écharpes sont régulièrement drapées depuis les côtés jusqu'au milieu, où elles sont reliées par un coulissé de satin ayant quatre lignes de fronces. Une même disposition de volants bordés de satin et d'écharpes de tulle se répète au milieu du tablier; trois autres volants de tulle, également bordés de satin, complètent le tout. Par derrière, le jupon est recouvert d'une tunique de tulle toute bouillonnée, avec trois petits volants de satin plissés sur les côtés, encadrant le tablier; le bas de la tunique est entouré d'un volant de tulle, bordé de satin, qui tombe sur le bas de la traîne du jupon. — Cuirasse de satin lacée derrière, où elle se termine par un flot de satin. Le devant du corsage est décolleté en carré et orné d'un plastron de satin bouillonné. Gros lisérés sur tous les bords et plissés de crêpe lisse à l'intérieur du décolleté. Manches duchesse ornées d'un bouillonné de satin et de volants de tulle plissé. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} CAROLINE V..., A CAEN.

On porte beaucoup de toilettes noires, même au bal, à la condition de leur donner une tournure particulièrement élégante. Par des appoints de dentelle noire et blanche, de tissus brochés, de gazes lamées, etc., on en rend le caractère moins sombre et plus en rapport avec le milieu dans lequel ces toilettes doivent paraître.

— M^{lle} LOUISE V..., A SAINT-LEU.

Pour le « thé dansant » auquel vous êtes invitée, faites-vous la toilette suivante : — Robe princesse en cachemire de l'Inde rose pâle, tout unie, avec traîne rajoutée en faille de même teinte, couverte de petits volants échiquetés; flot de velours noir resserrant la robe à la naissance de la traîne. Corsage décolleté en carré et manches de chasse très-plates, le tout bordé de velours noir.

— M^{me} SOPHIE D..., A LISIEUX.

Les enfants ne sont tenus de faire des visites qu'à la famille et aux personnes qui leur ont offert un cadeau.

— M^{me} BERTHE L..., AU MANS.

Le camail est un petit vêtement additionnel qui remplace la confection, toujours embarrassante quand on fait une visite. Il se fait de même étoffe que la robe et ne dépasse guère le milieu de la taille.

— M^{me} DÉSIRÉE M..., A CHALONS.

Le corsage-habit est loin d'être démodé : on le porte dans des cercles les plus élégants; mais qu'il a besoin d'être bien exécuté pour ne pas être ridicule.

COSAS DE ESPANA

Le mariage du roi Alphonse, souverain de toutes les Espagnes, a servi de raison ou de prétexte, la semaine dernière, à un déplacement considérable de la société élégante de Paris. Un certain nombre de jolies femmes se sont empressées d'aller chercher par delà les Pyrénées des distractions et des motifs à toilettes.

On dit, à ce propos, qu'une de nos célèbres modistes a fait, à elle seule, pour 14000 francs de chapeaux. Couturiers et couturières n'ont su, durant quelques jours, à qui entendre, et nous n'en finirions pas si nous voulions décrire toutes les merveilles exposées avant le départ des voyageuses.

C'est le 22 janvier qu'ont été signées, au château d'Aranjuez, les capitulations, autrement dit le contrat de mariage, et le 23 qu'en a eu lieu la célébration à Madrid.

Le cortège, on le croira sans peine, étalait au soleil les plus éblouissantes splendeurs qu'il soit possible d'imaginer. La plupart des femmes, vêtues de blanc, portaient la mantille nationale blanche, en dentelles de blondes.

L'infante Mercédès, venue d'Aranjuez, s'est rendue à l'église, où elle a été reçue par la princesse des Asturies, portant sur sa robe blanche un manteau rouge. C'est au pied de l'autel que se sont rencontrés les futurs époux.

Parmi les dames de la cour, splendidement parées, on remarquait dans les tribunes la duchesse de Sesto, vêtue d'une robe de satin et velours, rouge et blanc, portant son collier de perles, qui représente à lui seul une fortune; puis la duchesse de Fernan-Nunez, en blanc et noir, couverte de diamants. Toutes deux étaient coiffées de la mantille blanche.

La future reine, vêtue de satin blanc, portait au sommet de la tête une petite couronne en perles fines et brillants, d'où tombait un long voile.

Un détail tout espagnol de la corbeille : les livres d'heures y sont au nombre de plus de dix, tous splendides, cela va sans dire. Les vies des Saints ont des enluminures admirables; les gravures, d'après les plus célèbres tableaux, sont de toute beauté. Tous ont des reliures superbes et variées. La nacre, l'écaille, l'ivoire, l'ébène incrusté d'or pour une *Imitation de Jésus-Christ*, les étoffes brodées d'or et d'argent ornent les couvertures. Le chiffre de la jeune souveraine ou les armes d'Espagne y sont tracés en perles fines, en pierres précieuses, en filigrane d'or ou d'argent. C'est une collection magnifique et toute royale qui a enchanté la princesse.

N'oublions pas de constater aussi que les tranches rouges, blanches, etc., de ces livres sont enjolivées de devises à la fois pitoyables et galantes, imprimées en lettres d'or. Cela sent bien son Espagne, où il reste encore des traces de l'esprit qui régnait au temps de Charles II.

L. R.

CAUSERIE

Si l'histoire aime les contrastes, le mois qui vient de s'écouler l'aura servie à souhait. Deux nations voisines ont vu se produire, à quelques jours d'intervalle, les funérailles d'un grand roi et le mariage d'un jeune souverain.

Les échos qui nous arrivent de l'Espagne sont encore frémisants du bruit des fêtes données à Madrid le 23 janvier, jour où le roi Alphonse XII a épousé sa cousine, la princesse dona Maria de las Mercedes de Orleans y Borbon, fille du duc de Montpensier. Nous ne saurions reproduire ici le détail de cette somptueuse cérémonie, qui s'est déroulée aux cris retentissants de *Viva la Reina ! Viva el Rey !* mais nous pouvons constater que jamais acclamations plus nombreuses et plus enthousiastes n'ont salué de royaux époux. Nous ajouterons que rien n'était mieux fait pour les provoquer que la vue d'une jeune princesse, aussi touchante que belle, qui aime et qu'on sait aimée; le bonheur, en la touchant de son aile, ne pouvait manquer de rayonner alentour et de devenir, en dehors de toute préoccupation politique, une cause de légitime attendrissement.

Pourquoi faut-il que, pendant ce temps, non loin de Madrid ensoleillé et de l'Espagne en joie, tant de cœurs soient en deuil? Pourquoi faut-il que Rome, l'Italie entière, et la France qu'il aimait, soient condamnées à pleurer un prince auquel il serait à désirer que tous les souverains ressemblent? Hélas! le poète l'a dit :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Victor-Emmanuel aura dans l'histoire une page exceptionnellement remplie. Depuis son avènement au trône, en 1849, sa fortune grandit sans cesse, et les profonds regrets soulevés au loin par sa mort ne feront qu'ajouter à l'aurole de gloire qui couronna sa vie.

Si quelque chose peut consoler l'Italie, ce sera, sans aucun doute, de voir le trône de Victor-Emmanuel occupé par son fils le roi Humbert I^{er}, qui ne peut manquer de marcher sur les traces de son auguste père. Il y sera certainement encouragé par sa belle et sympathique épouse, la reine Marguerite, que ses hautes qualités ont déjà rendue l'idole de la nation.

Puisque les événements nous ont entraîné hors de France, restons-y encore un moment pour noter un fait qui se rattache non plus à l'histoire d'Italie ou d'Espagne, mais à celle d'Angleterre.

Cette année, à l'ouverture du Parlement britannique, suivant une ancienne coutume, un petit détachement de *yeomen* de la garde s'est rendu, dès dix heures du matin, au palais de Westminster, pour faire la perquisition habituelle dans les caves qui s'étendent sous les Chambres des lords et des communes.

Cette coutume remonte à l'année 1605, sous le règne de Jacques I^{er}. L'éveil ayant été donné par une lettre anonyme, les voûtes souterraines des deux Chambres furent fouillées, dans la nuit du 4 au 5 novembre, la veille de l'ouverture du Parlement, et l'on découvrit au-dessous de la Chambre des lords trente-six barils de poudre cachés dans un magasin de charbon. Quelques jours après, les auteurs de la conspiration subirent la mort au milieu des plus affreuses tortures, et l'on exposa aux portes de la ville les corps, coupés par morceaux et bouillis dans la poix, de Guy Fawkes et de ses complices.

Les « *yeomen* », que tout le monde a pu voir monter la garde

à la Tour de Londres, dont ils font les honneurs au public, portent encore l'ancien costume qui leur fut assigné par Henri VIII; une tunique écarlate d'une coupe particulière, descendant jusqu'aux genoux, garnie de velours noir, avec un écusson sur l'habit, devant et derrière; des culottes rouges, garnies aussi de velours noir, et, au lieu d'un chapeau, une toque de velours noir entourée de larges rubans aux couleurs de la reine.

Ce corps a été institué par Henri VIII, en 1485, près de deux cents ans avant aucun des régiments qui existent aujourd'hui; c'était alors la seule force permanente du royaume. Les « *yeomen* » de la garde de la reine sont choisis parmi les sous-officiers de l'armée qui ont mérité cette distinction par leurs services et leur bonne conduite.

Terminons cette causerie par une nouvelle essentiellement artistique: c'est le seul moyen que nous ayons de rentrer en France, après la course que nous venons de faire à travers l'Europe, sans nous heurter derechef à quelque funèbre sujet.

Un comité au sein duquel figurent plusieurs noms chers à l'art contemporain organise en ce moment une exposition de l'œuvre de Daumier, ce maître éminent dans le genre si difficile de la caricature. Cette exposition durera sans doute encore à l'époque où les étrangers conviés à la grande solennité du Trocadéro afflueront à Paris, et rien, en dehors des merveilles de cette dernière, n'est plus fait pour les intéresser que la collection dont on va réunir les éléments épars.

Les dessins de Daumier sont comme une histoire pittoresque et vivante de notre temps, une sorte de revue des travers de la société actuelle par un philosophe doublé d'un poète. Car Daumier est tout à la fois un penseur et un traducteur imagé de sa propre pensée. Dans tout ce qui vient de lui, on sent un crayon d'une singulière puissance, une touche vraiment magistrale, et parfois, sous ses doigts, la charge s'est élevée à la hauteur de l'épopée.

Si l'on peut dire de la caricature, comme de la comédie, qu'elle corrige les mœurs en provoquant le rire (*castigat ridendo mores*), c'est surtout à celle de Daumier que peut s'appliquer cette fière devise. Le caractère de son œuvre contraste singulièrement, — on l'a justement fait remarquer, — avec la fâcheuse complaisance de certains dessinateurs contemporains pour les mœurs d'un monde que personne ne corrigera jamais, même en riant de ses turpitudes, et qui est au-dessous de la morale des honnêtes gens. On chercherait en vain, dans les dessins de ce grand artiste, ces tableaux tirés du milieu honteux où se complait l'imagination de plus d'un dessinateur à la mode. Celui-ci vise plus haut, au cœur même de la véritable humanité, et non pas de ce monde factice où les femmes ne sont que d'inutiles poupées et les hommes de vieux enfants.

Le ridicule tue, dit-on, ce qui n'empêche pas ses victimes de se porter assez bien et de vivre fort longtemps. Raison de plus pour applaudir aux efforts de ceux qui le combattent à la manière de Daumier!

ROBERT HYENNE.

LES PAROLES D'OR

L'importance de l'instruction de la femme est capitale; nous ne sommes chacun, dans la vie, que ce que notre mère nous a fait.

J. BARDOUX.

L'enfant ne naît pas marqué d'un signe qui le prédestine à être balayeur ou boutiquier, évêque ou duc. Une masse de pulpe rouge ressemble exactement à une autre extérieurement. Et c'est seulement en découvrant ce dont ses facultés sont capables, en cherchant, non point pour satisfaire une vanité misérable, mais

pour remplir un véritable devoir envers l'enfant et ses semblables, à le mettre dans une position qui lui permette d'arriver au développement complet de ses facultés, que l'homme découvre la position pour laquelle il est fait. Ce qui est regrettable, j'imagine, ce n'est pas que la société fasse son possible pour aider l'homme intelligent à s'élever, mais c'est qu'elle n'ait point d'instrument pour faire descendre l'incapable des régions qu'il usurpe.

Charles ROBIN.

ÉLOGE DE LA LUMIÈRE

Tout le monde connaît la mésaventure de ce candidat ignorant à qui un examinateur demandait vainement ce que c'est que « la dilatation ».

— Monsieur, finit par lui dire le maître impatienté, c'est l'extension de volume que prennent les choses sous l'action de la chaleur. Pourriez-vous, au moins, m'en donner maintenant un exemple ?

— Parfaitement, répondit l'élève après avoir réfléchi un instant. Ainsi il fait plus chaud en été qu'en hiver, et aussi les jours y sont plus longs.

— Mon ami, répliqua le professeur qui ne voulait pas demeurer en reste avec le jeune cancre, votre exemple me paraît mal choisi et le phénomène dont je vous parlais tout à l'heure ne s'applique nullement au temps. Ainsi il fait généralement moins froid en février qu'en décembre, et cependant le premier de ces mois est toujours plus court que l'autre.

Cette anecdote scolaire me revenait à l'esprit, ce matin, en voyant, dès sept heures, une jolie bande de lumière blanche rayer fort sensiblement mon rideau, bien que la clarté de ma lampe luttât à l'intérieur contre cette invasion.

Les jours ont commencé de croître.

Je suis de ceux qui s'en réjouissent, comme les enfants qui démarquent, sur le calendrier, les jours, quand approchent les vacances. Tous ceux qui aiment le travail matinal partagent ma joie. Certes, la lampe est une compagne fidèle, et les belles nappes d'un jaune pâle qu'elle étend sur le papier invitent la plume à y courir allègrement avec son petit bruit qui berce la pensée. Mais elle ne saurait donner à l'esprit ce sursaut qui lui vient seulement du réveil de toutes les choses, l'associant généreusement à l'intime et universelle chaleur dont le soleil est salué par tous les êtres.

Dans une des belles tragédies de l'antiquité grecque se trouve un éloge de la lumière. Les poètes ne lui doivent-ils pas leur inspiration familière ? Tous les hommes ne lui doivent-ils pas aussi le plus reconnaissant de leurs hommages ? Ce n'est pas le froid qui attriste vraiment l'hiver, mais bien l'ombre, la nuit tôt venue et tard chassée par des jours sans azur. Quand, par une belle gelée, après la neige, le soleil vient caresser la terre toute blanche, on dirait une fête, une fête de fiançailles. Mille diamants étincellent sur le sol dur, et le givre suspend aux buissons de frileuses dentelles comme pour une parure virginale. Je sais peu de plus riants spectacles.

Les jours ont commencé de croître, avons-nous dit.

Dans un grand nombre de métiers, à la crue du jour correspond une crue de salaire. Les travaux qui ont pour décor le plein air, languissent pendant la rude saison. Cependant les besoins sont plus grands, l'âtre est avide et la lampe a soif. Nous ne pensons pas assez souvent à ces travailleurs modestes qui font nos maisons ou aux paysans qui nous apportent par les chemins bourbeux ou glacés ces mille choses dont se fait notre vie, à nous autres citadins, et qui retournent le sol pour y chercher les mille biens qui nous sont nécessaires.

Demandez à ceux-là s'ils sont heureux des premiers signes du printemps, du retour des longues journées, de la promesse du renouveau ! Demandez-leur s'ils n'ont pas éprouvé comme moi un plaisir infini à se dire :

Les jours commencent à croître !

G. B.-F.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — C'est sans surprise que nous enregistrons le grand succès de l'Albani dans la Gilda de RIGOLETTO : il était déjà très-grand pour elle l'hiver dernier. Il faut donner acte à cette *diva* de ce qu'elle daigne être perfectible. C'est surtout dans le sens de l'expression intelligente et pathétique qu'elle s'oriente, et elle fait bien.

Quant à Pandolfini, c'est décidément le meilleur Rigoletto que nous ayons vu depuis Corsi qui créa le personnage à Paris et d'abord aussi au delà des Alpes. Son homonyme, Corsi le ténor, est loin de rappeler Mario pour la voix et la désinvolture. M^{lle} Sanz, en revanche, tient toujours sans peur et sans reproche la partie de Maddalena dans le grand quatuor, qui lui doit beaucoup.

OPÉRA-COMIQUE. — En attendant mieux, voici un acte nouveau de MM. Paul Arène et Alphonse Daudet, musique de M. Emile Pessard. Sous ce titre, *le Char*, cette petite pièce est montée de manière à ne pas s'arrêter en bon chemin. Et pourtant la critique serait bien en droit de glisser quelques bâtons dans ses roues.

Faire chanter Aristote et le représenter en bouffon de comédie est peut-être fort comique, mais dans cette voie, il n'y a pas de juste milieu : il fallait transformer hardiment le philosophe antique en héros d'opérette et le porter sur une scène spéciale, ce qui eût permis de le faire sortir d'une soupière, comme le Valentin du *Petit Faust*. Les auteurs, MM. Paul Arène et Alphonse Daudet, ne sont pas allés jusque-là ; ils se sont tenus dans une donnée plus sage, qui n'a que le défaut d'être invraisemblable.

Aristote et Alexandre, son élève, sont tous deux séduits par Briseïs, belle esclave arrivée depuis peu. Alexandre, après avoir éloigné son maître, prélude au chant de la jeunesse en aidant Briseïs à étendre le linge qu'elle vient de laver à la fontaine voisine ; mais Aristote les surprend, et le voilà d'autant plus furieux qu'il est jaloux. Il va écrire au roi Philippe, père d'Alexandre.

Le futur conquérant, voyant les punitions les plus sévères suspendues sur sa tête, se désole ; mais Briseïs, qui dit avoir beaucoup voyagé et qui a étudié de fort près un grand nombre de philosophes, promet de tout arranger. En effet, elle ramène dans ses filets Aristote qui, nous l'avons dit, joue un rôle de vieux Casandre, et le décide, pour contenter sa fantaisie, à s'atteler à un petit char et à la trainer ainsi.

Aristote, le licol au cou, part d'abord d'un pied assez agile ; mais, sentant ensuite plus de résistance, il se retourne et aperçoit son élève qui a sauté dans le char, à côté de l'esclave. Pris, honteux et confus, il est bien obligé de pardonner, et Briseïs, qui les a joués tous deux, exige la liberté comme prix de son silence. Cette dernière scène est amusante et a fait rire le public.

La musique de M. Emile Pessard a échauffé ce poème un peu gris ; elle est naturelle et très-mélodique. L'orchestration, traitée d'une façon très-discrète, contient des effets ingénieux. Elle fait honneur au talent de M. Pessard, qui, du reste, n'en est pas à sa première victoire.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 868 — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTE DE VISITE OU DE THÉÂTRE ET TOILETTE DE RÉCEPTION

Prix des patrons épinglés : 8 francs.



7489

Paul David
A. Levy, imp. r. des Miroirs, 66.

E. Gailhard
Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N^o 3.

Et chez pour détail des Magasins de La Sablaise, de la Paix, 10.

Supplément Connuettes de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall

RÉCEPTION

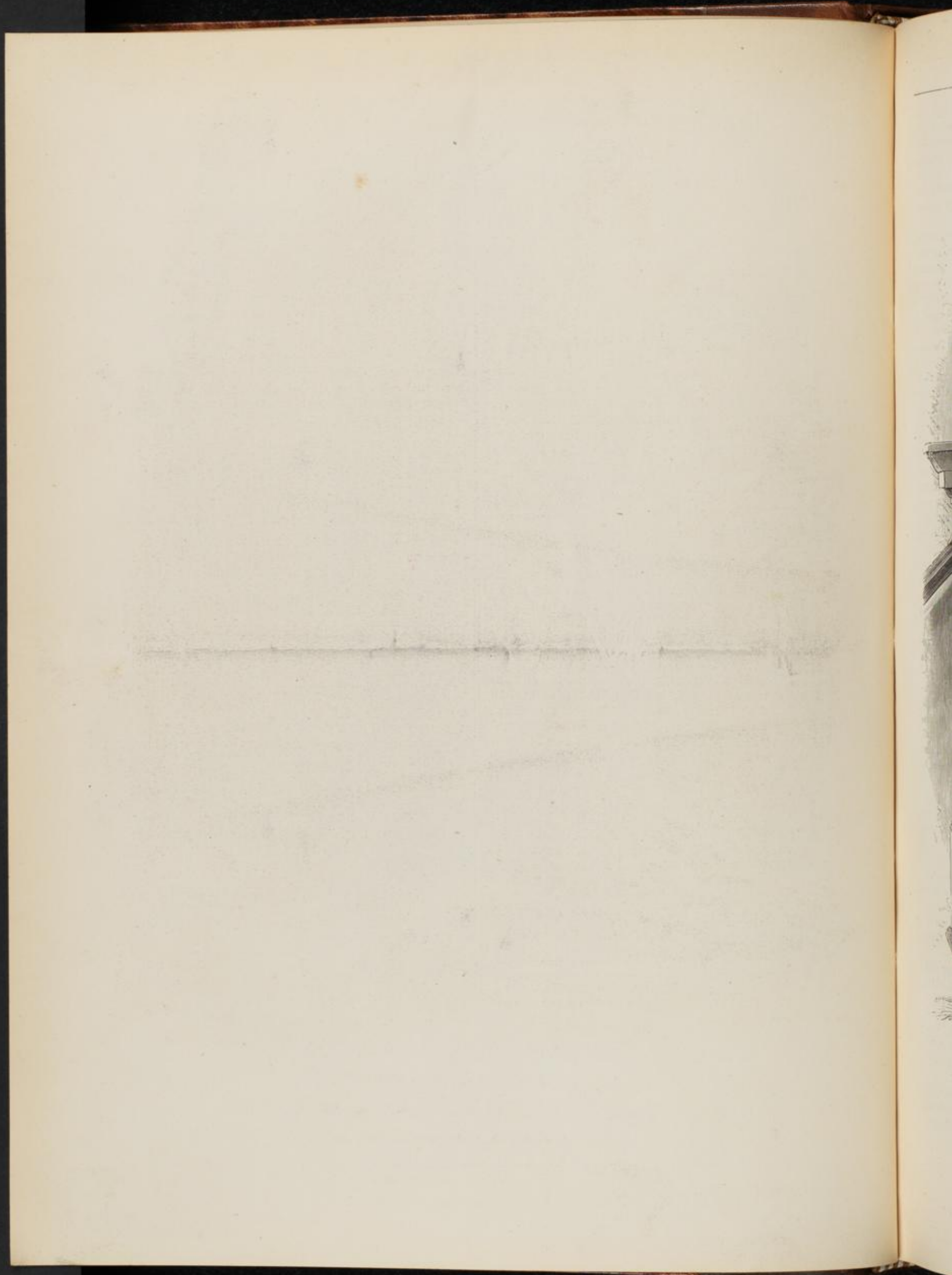


PLANCHE G. N° 562. — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTE SARAH BERNHARDT

Modèle de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix du patron épinglé 8 francs.

BÉATRIX

(NOUVELLE.)

I

Un jour — il y a déjà longtemps de cela — un jeune homme nommé Giovanni Guasconti arrivait des provinces méridionales de l'Italie pour terminer ses études à la célèbre Université de Padoue. Le jeune étudiant, qui n'avait pour toute fortune que quelques ducats d'or, choisit un logement dans un vieil édifice, ancien palais d'une noble famille padouane depuis longtemps éteinte, mais dont l'écusson décorait encore la porte principale. Giovanni, qui connaissait à fond la grande épopée italienne, se souvint, en considérant ces armoiries, qu'un des ancêtres de cette famille, peut-être même un des habitants de ce palais, avait été placé par Dante dans un des cercles infernaux ; et cette réminiscence, jointe au sentiment de tristesse naturel à celui qui pour la première fois quitte sa famille, serra le cœur du jeune étranger lorsqu'il entra dans la chambre vaste, unie et délabrée, qui allait être son appartement. Un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Sainte Vierge ! s'écria la vieille Lisabetta, qui, séduite par la bonne mine du jeune homme, s'efforçait de mettre tout en ordre dans sa chambre, quel soupir vous poussez là, seigneur ! trouvez-vous cette vieille demeure si triste ? Regardez, je vous prie, par cette fenêtre qu'illumine un rayon de votre beau soleil napolitain.

Machinalement Guasconti se rendit au désir de la vieille femme, et le soleil lombard ne lui sembla pas, à beaucoup près, aussi gai que celui de son pays. Cependant il éclairait, à ce qu'il put voir, un assez beau jardin rempli d'une grande variété de fleurs qui paraissaient cultivées avec un soin extrême.

— Est-ce que ce jardin appartient à la maison ? demanda Giovanni.

— Le ciel nous en préserve, tant qu'il ne sera pas mieux fourni de légumes, répondit Lisabetta. Non, ce jardin appartient au docteur Giacomo Rappaccini, dont la réputation a dû s'étendre au delà de Naples, à ce que je présume. Il cultive ses plantes lui-même et l'on prétend qu'il en distille des philtres puissants. Vous pourrez, seigneur, le voir souvent à l'ouvrage, ainsi que mademoiselle sa fille, émondant à l'envi les fleurs étranges de leur parterre.

La vieille femme, ayant terminé les apprêts de la chambre du jeune homme, sortit en le recommandant à la garde de tous les saints.

Resté seul, Giovanni, pour tuer le temps, se mit à la fenêtre qui donnait sur le parterre du docteur. Au premier abord, il lui sembla pareil à ces jardins de botanique comme il en avait déjà vu dans le reste de l'Italie ; mais il crut s'apercevoir que ç'avait dû être autrefois le jardin de quelque famille opulente. En effet, on voyait au centre une fontaine de marbre sculptée avec une rare perfection, autant qu'on en pouvait juger du moins, car le temps en avait considérablement altéré le dessin primitif. Cependant l'eau jaillissait toujours de l'étroit orifice d'un tuyau de marbre pour retomber dans la vasque inférieure. Son léger murmure montait à l'oreille de Giovanni, comme la voix plaintive d'un esprit aérien enchaîné par le sort à ce marbre en ruines. Le tour de la fontaine, humide grâce à l'eau que laissaient échapper les fissures du bassin, était occupé par des plantes vigoureuses, aux larges feuilles, aux fleurs gigantesques, entre lesquelles on distinguait un arbuste couvert d'une profusion de fleurs pourprées, dont l'éclat rappelait celui des rubis de Golconde, et dont la fulgurante intensité illuminait comme un autre soleil le jardin tout entier. Le sol était en outre parsemé de plantes moins éblouissantes, il est vrai, mais cultivées avec un soin qui témoignait chez

leur propriétaire d'une constante préoccupation de leurs vertus secrètes. Les unes étaient placées dans des vases élégants, d'autres dans de grossiers pots de terre, quelques-unes rampaient à terre comme des couleuvres ; d'autres, s'élançant en gerbes, semblaient s'offrir d'elles-mêmes à l'admiration du spectateur. L'une d'elles avait poussé au pied d'une statue de Vertumne et l'entourait d'une guirlande de feuillage que la main d'un sculpteur n'eût assurément pas disposée avec un goût plus pur.

Pendant que Giovanni considérait ces objets nouveaux pour lui, un bruit léger, un frémissement dans le feuillage l'avertirent que quelqu'un travaillait dans le jardin. Bientôt un personnage apparut : c'était un homme de haute taille, au teint blême et maladif, revêtu de la robe noire des professeurs. Ses cheveux et sa barbe, déjà presque blancs, annonçaient qu'il avait dépassé le terme de la vie, et sa figure austère, plissée par l'habitude de la réflexion, semblait n'avoir jamais reflété les émotions d'un cœur jeune et ardent.

Le savant jardinier considérait chaque plante avec une attention soutenue, comme s'il eût cherché à en pénétrer la nature intime et à découvrir les procédés employés par la nature dans la création de leurs différentes espèces. Il cherchait avec un soin méthodique les lois qui régissent la structure des feuilles, la coloration et le parfum des fleurs. Cependant, bien qu'il parût les connaître à fond, son commerce avec les plantes n'allait pas jusqu'à l'intimité. Bien plus, il semblait éviter le moindre contact avec elles, et son attitude était celle d'un homme se promenant au milieu d'objets dangereux ou soumis à quelque influence mal-faisante. Cette défiance causa au jeune homme une désagréable impression.

Il lui semblait étrange qu'une occupation aussi innocente que l'inspection d'un parterre de fleurs, occupation qui passe à la campagne pour un des plaisirs les plus vifs qu'elle puisse procurer, pût être un sujet de plainte. Quel était donc cet homme qui tremblait devant les fleurs que sa main avait plantées ?

Pour arracher quelques feuilles flétries ou émonder des branches parasites d'une touffe de fleurs, le prudent vieillard avait eu le soin de revêtir ses mains de gants épais, et dès qu'il se fut approché de la belle plante dont les rameaux de pourpre ombrageaient la fontaine, il couvrit, par surcroît de précautions, la partie inférieure de son visage d'une espèce de masque, comme si ce miracle de la nature était doué de propriétés encore plus mal-faisantes en raison de sa splendeur. Néanmoins cette dernière précaution ne lui parut pas même suffisante, et, se reculant de quelques pas, il ôta son masque et appela d'une voix cassée :

— Béatrix ! Béatrix !

— Me voici, mon père, que voulez-vous, répondit une voix jeune et vibrante qui semblait sortir de l'édifice opposé, êtes-vous dans le jardin ?

— Oui, Béatrix, j'ai besoin de votre aide.

En même temps une ravissante jeune fille apparut sous le noir portail de la vieille maison, aussi richement parée que la plus brillante de ses fleurs, un miracle de beauté dans tout l'épanouissement de la jeunesse, pétillante de sève et dont le corsage virginal accusait des trésors capables de lutter avec la statuaire antique.

L'imagination de Giovanni, violemment surexcitée par cette apparition, lui suggéra les idées les plus bizarres. Il lui sembla que la belle inconnue était une fleur, sœur humaine des autres fleurs, aussi belle, que dis-je, plus belle cent fois que la plus splendide d'entre elles. Il observa, non sans étonnement, que, bien loin de mettre des gants et de s'affubler d'un masque pour approcher des plantes, elle s'avancit lentement dans l'allée principale, aspirant leur parfum sans éprouver la plus légère crainte.

— De ce côté, Béatrix, lui dit le savant, et voyez combien vos soins sont nécessaires au plus précieux de nos trésors. Je donnerais volontiers ma vie pour m'approcher, mais je crains bien, même

en m'entourant de précautions, d'être obligé de vous en confier exclusivement le soin.

— Bien volontiers, répondit la jeune personne en entourant l'arbuste de ses deux bras comme pour l'embrasser. Oui, ma sœur, ma beauté, ce sera Béatrix qui sera ta gardienne assidue, pour le seul bonheur d'aspirer ton vivifiant parfum.

Puis, joignant l'acte aux paroles, elle s'occupa de la plante avec toute l'attention qu'elle paraissait réclamer; Giovanni, vu la distance où il était de cette scène, se frotta machinalement les yeux, car il ne pouvait plus distinguer si c'était une jeune fille occupée de sa fleur favorite, ou bien une sœur rendant à sa sœur les soins les plus tendres. Mais cette illusion dura peu; soit qu'il eût fini ses travaux de jardinage, soit qu'en levant les yeux il eût vu le jeune étranger, le docteur Rappaccini prit le bras de sa fille et se retira lentement. Bientôt la nuit survint et sous l'influence des suaves émanations qui pénétraient dans sa chambre par la fenêtre encore ouverte, Giovanni s'endormit et rêva d'une fleur et d'une jeune fille, dont la suavité malfaisante finissait par former une créature hybride tenant à la fois de la vierge et de la plante.

La lumière du matin, franche et joyeuse, rectifie d'ordinaire les erreurs que forme notre imagination durant l'incertitude du crépuscule ou dans l'obscurité de la nuit, fût-elle atténuée par la pâle clarté de la lune. La première idée du jeune homme à son réveil fut d'aller jeter un coup d'œil sur ce jardin, théâtre des mystérieux événements de son rêve. Il fut surpris et même un peu confus de n'y rien trouver que de réel et d'ordinaire, grâce à l'engageante clarté du soleil levant, qui donnait à chaque fleur une nouvelle beauté, à toutes leur véritable aspect.

« Par ma foi, se dit-il, je suis heureux de pouvoir, au cœur même de cette vieille cité, regarder à loisir cette luxuriante végétation. Ces fleurs auront pour moi l'inappréciable avantage de me tenir dans une intime et constante contemplation de la nature. »

Ni le docteur, ni sa fille, ne se montrèrent ce jour-là, et Giovanni en vint à se demander quelle singularité il avait pu trouver dans ces deux personnes, pour qu'elles eussent ainsi troublé son esprit, et avec le plus grand calme il promena sur le jardin des regards investigateurs.

II

Dans la journée, Giovanni alla rendre ses devoirs au signor Baglioni, professeur de médecine à l'Université de Padoue, physiologiste éminent, et pour lequel on l'avait muni d'une lettre de recommandation. Le professeur était encore dans la force de l'âge, d'un naturel gai et d'un caractère presque jovial; il pria le jeune homme à dîner et se montra, tout savant qu'il fût, convive aimable et spirituel, surtout lorsque sa verve eût reçu l'agréable excitant d'une ou deux fioles de vin de Toscane.

Dans le cours du repas, Giovanni, supposant que deux savants de la même ville ne pouvaient être étrangers l'un à l'autre, se hasarda de prononcer le nom de Rappaccini.

— Il faudrait être un maître dans notre divine science, répondit modestement notre professeur, pour apprécier convenablement un savant aussi illustre que Rappaccini; et je me ferais scrupule, signor Giovanni, de donner au fils de mon vieil ami des idées erronées sur un homme qui peut un jour ou l'autre tenir dans ses mains votre existence. La vérité est que l'honorable docteur Rappaccini est, à une exception près, aussi savant qu'aucun membre de la Faculté à Padoue et dans toute l'Italie, mais son caractère est l'objet des accusations les plus graves.

— Que lui reproche-t-on, demanda le jeune homme?

— Est-ce que mon ami Giovanni a des craintes pour sa santé, qu'il s'inquiète ainsi de nos médecins? demanda le professeur avec un sourire. Eh bien, on prétend que Rappaccini est plus savant qu'humain et que les malades ne sont pour lui que d'intéressants

sujets d'étude. Il sacrifierait l'humanité tout entière, sa propre vie, ce qu'il a au monde de plus cher, pour ajouter un grain de sable à l'immense amas de ses connaissances.

— Alors, dit Guasconti, se rappelant la figure froide et méditative de Rappaccini, ce doit être un homme effrayant. Cependant, de votre aveu, c'est un esprit élevé. Pensez-vous qu'il y ait beaucoup d'hommes capables de pousser aussi loin l'amour de la science!

— A Dieu ne plaise, répondit brusquement le professeur, s'ils n'ont pas sur l'art de guérir des idées plus saines que lui. Il borne ses moyens curatifs aux seuls poisons végétaux et cultive lui-même les plantes dont il les distille. On prétend qu'il a ainsi obtenu des poisons nouveaux et terribles. Qu'il ait fait moins de ravages qu'on eût pu s'y attendre du possesseur de tels secrets, c'est ce qu'on ne peut nier. De temps en temps même il a opéré, ou semble opérer, de merveilleuses guérisons; mais, à mon sentiment, signor Giovanni, il ne faut pas lui attribuer entièrement l'honneur de ses succès, dus en partie au hasard, tandis que ses insuccès doivent être rigoureusement mis à sa charge, si l'on veut porter sur lui un jugement exact.

Le jeune homme n'aurait peut-être pas ajouté une foi entière aux insinuations de Baglioni, s'il eût été instruit de la sourde et ancienne rivalité des deux professeurs et des avantages remportés par Rappaccini dans cette lutte savante. Nous renverrons le lecteur qui désirerait en juger par lui-même, à certains mémoires en lettres gothiques que publièrent les parties adverses, et que l'on conserve encore dans la bibliothèque de l'Université de Padoue.

— Je ne sais trop, savant professeur, reprit Giovanni après un silence, je ne sais trop quel degré de tendresse le vieux médecin porte à son art, mais il possède à ma connaissance un objet bien plus digne d'amour: c'est sa charmante fille.

— Ah! ah! fit en riant le professeur, notre ami Giovanni s'est vendu lui-même. Vous avez donc entendu parler de cette jeune fille dont raffolent tous mes élèves, bien que trois ou quatre d'entre eux l'aient à peine aperçue? Je vous avoue que je sais peu de choses sur le compte de la signora Béatrix, sinon que son père l'a si bien instruite dans les sciences naturelles qu'elle serait, dit-on, capable d'occuper une chaire de professeur. Peut-être lui destine-t-il la mienne! Mais c'est assez nous occuper d'absurdes rumeurs qui n'ont sans doute aucun fondement; ainsi, videz, mon cher Giovanni, ce verre de lacryma-christi, c'est du meilleur.

III

Guasconti, légèrement échauffé par les fréquentes rasades que lui avait versées le professeur, regagna sa demeure, sentant tourner dans son cerveau troublé les images de Rappaccini et de sa charmante fille. Il rencontra sur son chemin une fleuriste à laquelle il acheta un frais bouquet.

Une fois dans sa chambre, il alla s'asseoir auprès de la fenêtre, en ayant soin de rester dans la zone d'ombre que projetait le mur de manière à pouvoir regarder dans le jardin sans être aperçu. Tout y semblait désert. Les plantes étranges dont il était rempli paraissaient boire avec délices la chaleur du soleil, s'inclinant mollement les unes vers les autres en signe de sympathie ou de parenté. Au milieu, près de la fontaine en ruines, s'élançait la plante magnifique, dont les grappes purpurines, avivées par la splendeur du jour, se reflétaient dans les eaux de la vasque. Le jardin, comme nous l'avons dit, semblait abandonné. Bientôt, cependant, une gracieuse figure, que Giovanni attendait avec un mélange d'espoir et de crainte, apparut sous les trèfles du vieux portail et s'avança lentement au milieu des fleurs qui lançaient vers le ciel, comme un mystérieux encens, leurs parfums enivrants. On eût dit un sylphe à la légèreté de sa démarche. C'était

Béatrix. En contemplant ses traits si purs, le jeune homme put se convaincre que sa beauté dépassait encore les pâles souvenirs de son imagination. Brillante de vie et de jeunesse, elle resplendissait au milieu des fleurs du jardin, et il sembla même à Giovanni qu'elle laissait après elle une trace lumineuse.

La figure de la jeune fille, qu'il apercevait plus distinctement que la veille, était surtout adorable par un air de douceur et de naïveté, qu'il n'avait jusqu'alors remarqué dans aucune femme. Il crut même reconnaître un certain air de famille entre cette charmante enfant et la belle plante qui ombrageait la vasque; mais il attribua cette étrange idée au caprice de son imagination surexcitée, ainsi qu'à l'ajustement de Béatrix, dont la couleur et la coupe semblaient en quelque sorte empruntées à sa fleur favorite.

Lorsqu'elle s'approcha du buisson empourpré, il l'a vit ouvrir les bras avec une ardeur passionnée pour attirer à elle plusieurs rameaux, dont elle parut aspirer le parfum avec une joie naïve qui se refléta sur son visage.

— Enivre-moi de ton haleine, ma sœur, murmurait Béatrix, et laisse-moi cueillir quelques-unes de tes fleurs pour les placer sur mon cœur.

Et elle prit une branche qui sortait du massif. Au même instant se produisit un phénomène étrange qui fit croire un moment à Giovanni que les fumées du vin obscurcissaient encore son cerveau. Un petit reptile, couleur orange, lézard ou caméléon, traversait le sentier juste aux pieds de Béatrix; et il sembla à Giovanni, malgré la distance à laquelle il était de cette scène, qu'une goutte de rosée tombait de la fleur sur la tête du petit animal; celui-ci s'arrêta, tomba dans de violentes convulsions et se tordit sur le sable, où il resta bientôt sans mouvement.

Béatrix avait observé ce phénomène avec une sorte de tristesse, mais sans faire paraître aucune surprise, et sans renoncer pour cela au projet de mettre la fatale branche à son corsage. A peine attachée, la fleur, un moment alanguie, parut reprendre une vie nouvelle et se redressa plus fraîche et plus éclatante, jetant des feux semblables à ceux du rubis.

Giovanni s'était retiré de la fenêtre le front baigné de sueur, se disant à lui-même :

« Ma tête se perdrait-elle ? Suis-je le jouet d'une illusion ? Quelle est cette splendide créature si belle et si terrible ? »

Tout en marchant au hasard dans le jardin, Béatrix s'était approchée de la fenêtre du jeune homme, qui fut obligé de pencher la tête pour ne pas la perdre de vue. A ce moment, un bel insecte, attiré sans doute par les pénétrantes émanations du jardin de Rappaccini, franchit le mur et s'en vint d'un air craintif voltiger sur les plus belles fleurs, comme s'il n'osait se poser sur ces plantes dont l'odeur aussi bien que la forme lui étaient inconnues; puis, s'approchant de Béatrix, il se mit à décrire autour d'elle des cercles de plus en plus étroits, secrètement attiré par cette fleur humaine sur la tête de laquelle il semblait prêt à se fixer. Giovanni le vit-il réellement ou son imagination se plut-elle à l'égarer de nouveau ? Je l'ignore. Mais il crut voir, tandis que Béatrix regardait le petit être ailé avec une joie enfantine, le pauvre insecte tomber à ses pieds. Ses petites ailes s'agitèrent convulsivement, ses pattes se raidirent; il était mort, mort sans autre cause apparente que l'haleine embaumée de la jeune fille. Pour la seconde fois, son visage s'assombrit et elle s'éloigna tristement du cadavre de l'insecte.

Un mouvement involontaire de Giovanni attira les regards de Béatrix, et elle aperçut à sa fenêtre la belle figure du jeune homme, plutôt grecque qu'italienne, et qui semblait un marbre de Phidias animé par un nouveau Prométhée.

En se voyant découvert, Giovanni, sans avoir conscience de son action, lui jeta le bouquet qu'il tenait à la main.

— Signora, dit-il, ces fleurs sont pures et inoffensives, gardez-les pour l'amour de Giovanni Guasconti.

— Merci, signor, répondit Béatrix, d'une voix harmonieuse et enfantine plus douce qu'une flûte d'Arcadie; j'accepte de bon cœur votre présent, et voudrais en échange vous offrir cette fleur, mais elle est trop légère pour que je la puisse lancer jusqu'à vous. Il faudra donc, seigneur Guasconti, que vous vous contentiez de mon remerciement.

Elle ramassa le bouquet qui était tombé sur le gazon, fit à l'étranger un gracieux salut, et continua sa promenade. Quelques instants après, comme elle s'approchait du portail, il sembla à Giovanni que les fleurs qu'il venait de lui donner si fraîches, se flétrissaient déjà sur leurs tiges. Mais c'était là sans doute une pensée chimérique; qui pouvait à cette distance distinguer une fleur fraîche d'une fleur fanée ?

HAWTHORNE.

(La suite au prochain numéro.)

LES FOUS DE COUR

1

Malgré les nombreux travaux qui ont été publiés sur l'histoire et l'origine des bouffons et des fous de cour, on n'est pas encore parvenu à découvrir l'époque où, pour la première fois, ils ont fait leur apparition derrière le trône d'un monarque. On peut affirmer toutefois, sans se tromper, qu'ils remontent à la plus haute antiquité. Les bouffons et les histrions, chez les anciens comme au moyen âge, avaient le privilège de tout dire et de tout oser, et ils pouvaient se permettre, sous le couvert de leur masque comique, les remontrances les plus gourmées et les vérités les plus crues. Ce qu'un roi n'eût pas souffert de la bouche d'un sage, il l'acceptait de l'impertinence d'un bouffon; la liberté qu'il refusait à un philosophe, il la laissait à un fou, et supportait la vérité quand elle apparaissait riante et non pas solennelle.

L'intervention des excentricités de la folie vraie ou fausse pour suppléer à ce qui manquait de distractions, était parfaitement en rapport avec l'état des mœurs au moyen âge. Les fêtes des Fous étaient nées au sein de l'Eglise même, et subsistaient encore au temps de la Renaissance; les associations bouffonnes de la *Mère Sotte*, des *Conards*, les *Folies* de la basoche et les *Farces* de l'ancien théâtre en sont la suite. Ces *gausseries* et ces *baliverneries* se sont même perpétuées jusqu'à nos jours, sous d'autres formes, et reviennent, on le sait, à certaines époques de l'année, le jour des Innocents, le jour des Rois, le Mardi-Gras, la Mi-Carême, le premier Avril.

De même que ces rois avaient leurs bouffons et leurs nains, de même le peuple, lui aussi, avait aux jours de fête ses bouffons et ses amuseurs de la place publique.

Dans *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, Quasimodo n'est autre chose qu'un des bouffons du peuple; on se souvient du rôle qu'il joue dans la fameuse fête des Fous où il est élu pape.

En 789, une ordonnance interdit aux ecclésiastiques d'avoir des farceurs, non plus que des chiens de chasse et des oiseaux de proie; il fallut même défendre aux gens d'église de remplir eux-mêmes les rôles de farceurs et de bouffons.

Quoique l'on ne puisse constater l'apparition des fous dans notre histoire que vers le milieu du XI^e siècle, il ne faudrait pas en conclure qu'on ne les employa pas auparavant; mais si les annalistes n'en ont pas fait mention, ce ne peut être que parce que le sujet leur semblait de trop peu d'importance.

Nous savons cependant, par des chroniques du X^e siècle, que les ducs de Normandie avaient à leur cour des bouffons. Que furent les fous pendant la première période de leur existence ? Il est permis de croire qu'ils purent bien être choisis parmi de vrais aliénés qui pouvaient sans danger être admis dans la société. La croyance qui, dans l'antiquité, attachait à la personne d'un fou

une idée de superstition, pourrait bien s'être continuée jusqu'à cette époque de notre histoire, et, sous l'empire de cette croyance, on aurait tenu à avoir près de soi un véritable fou qui offrit le double avantage de donner souvent à rire et de pouvoir quelquefois prêter à son maître le secours de la seconde vue dont il était censé avoir le privilège.

La laideur et la difformité ne furent pas toujours recherchées chez un fou. Dans les premiers temps, il a pu se faire que leur seul mérite consistât à montrer la figure la plus épouvantable ou la grimace la plus fantastique; mais on fut plus exigeant plus tard pour le fou : il dut être malin, spirituel, facétieux.

Au bon vieux temps, on instruisait les fous de même que les bêtes : un fou de bonne maison était élevé avec autant de soins et de frais qu'un âne savant, dit M. Paul Lacroix; le fou avait un gouverneur, ainsi que le chenil des *valets de chiens*. Plus tard, la situation fut plus élevée, quoique le mépris restât le même pour l'emploi. Le fou de cour était payé sur les fonds des menus plaisirs, comme l'étaient sur celui de l'argenterie les nains, les poètes et aussi les peintres, les sculpteurs, qui figuraient sur l'état parmi les valets de chambre. Il faut plaindre le fou et non le blâmer : ce fut presque toujours un pauvre diable d'esprit, besogneux, fainéant et trop heureux de trouver à vivre de l'aumône royale. Il y en eut, il est vrai, quelques-uns qui surent s'élever au-dessus de ce rang infime qui leur était assigné et gagner l'affection de leur maître par la vivacité caustique de leur humeur ou la facétieuse allure de leur esprit.

En devenant fou de cour, le fou recevait ses attributs, sa décoration, sa livrée :

Premièrement une belle marotte,
Et chaperon garny de grans oreilles,
Des sonnettes faisant bruyt à merveilles,

dit un poème du xv^e siècle; et ce sont là les attributs les plus ordinaires de la bouffonnerie.

M. Leber, dans un ouvrage sur les fous, paru en 1838, nous donne les renseignements suivants qui complètent la description du costume :

« On tailla à la Bouffonnerie, dit-il, son pourpoint sur le plastron du vieux Momus; elle reçut pour sceptre une marotte; la jacquette, découpée en angles aigus, lui tint lieu de manteau ducal; une épée de bois dorée, ou, en d'autres termes, une épée pour rire, ceignit le côté de la Bouffonnerie, ainsi personnifiée; et ce qui la distingua surtout du commun des fous, non enrôlés sous ses bannières, ce fut ce coqueluchon pointu, décoré de longues oreilles et garni de grelots, qui caractérisaient assez plaisamment le caquetage bruyant d'un évaporé, vide de sens et d'instruction. Telle était aussi la signification emblématique d'une vessie de porc bien gonflée, renfermant une poignée de pois secs et attachée à l'extrémité d'une baguette blanche, dont l'agitation, concertée avec la secousse des grelots, complétait l'idée d'une tête folle et de tout ce qu'on peut en attendre. »

Rabelais, dans son chapitre sur Triboulet, ajoute :

« Une petite gibecière, faite d'une coque de tortue; plus une bouteille clissée, pleine de vin breton, et un quarteron de pommes blandureau... »

« Le peu de considération dont ces couleurs jouissaient dans un temps où la livrée faisait l'homme, où une couleur était tout une histoire, en est l'origine.

« Le safran contient une substance éthérée, abondante, subtile, qui, agissant fortement sur les nerfs, excite le rire, produit la gaieté, et peut même causer des accès de folie chez les personnes qui en respirent trop le parfum. De cette propriété du crocus, sur laquelle la médecine moderne s'accorde sans réserve avec l'ancienne, est dérivé le proverbe : *Crocus non stultus eget*, et l'expression : *Crocum edisse*, c'est-à-dire éclater de rire à tout

propos, se livrer à une gaieté folle. Ce rapport du safran avec le fou semblerait mettre hors de question la moitié de son trousseau; sa couleur n'aurait été que la réflexion de sa gaieté, et l'on n'est pas déshonoré pour être gai. Mais l'emblème du *jaune* fut toujours dans le moyen âge, sauf quelques exceptions, une marque de félonie, de déshonneur, de bassesse et de mépris. La main du bourreau imprimait à la maison d'un criminel de lèse-majesté le cachet de l'infamie, en la barbouillant de jaune. C'était la couleur des laquais. Saint Louis avait voulu que les juifs portassent sur l'estomac une marque ronde qui les distinguât des chrétiens, et cette marque fut jaune.

« Quant au *vert*, cette couleur n'a pas toujours été le langage exclusif de l'espérance et de l'amant de Flore. Elle était aussi considérée comme un emblème de ruine, d'affliction, de déshonneur. Une croix verte, entourée d'un crêpe noir, figurait ordinairement dans la procession d'un auto-da-fé. Le vert rappelle encore la couleur du bonnet dont on coiffait un banqueroutier au pilori des halles. Telle était encore la calotte du galérien relaps ou qui avait tenté de s'évader. C'était alors une marque de flétrissure; et, à ce titre, le vert n'a pas dégénéré en se mariant avec le jaune dans la parure d'un fou. »

Paul HIPPEAU.

LE THÉ A LA VÉNITIENNE

Jamais ville n'a eu autant de fêtes, autant d'enthousiasme, autant d'éclat, autant de visiteurs, d'historiographes et d'admirateurs que Venise en ces derniers temps. Ses canaux, ses palais, ses églises, ses gondoles, ont été racontés, chantés, dessinés, copiés et reproduits sur tous les tons, dans tous les formats. Certes, c'est une cité unique, superbe et pleine de poésie orientale.

Néanmoins, si vous consultez un Anglais, il vous dira qu'il y manque quelque chose.

Vous ne devinez jamais quoi. — Du thé !

On ne peut pas avoir de thé à Venise. C'est une denrée inconnue comme dans le reste de l'Italie. Or, pour un Anglais, l'existence sans thé entre dans le domaine de l'impossible.

La plainte contre l'absence du thé en Italie est devenue classique parmi les Anglais; le monde des touristes et des voyageurs y est accoutumée.

« Jolie ville, ah! oui, mais pas de thé! » est une phrase stéréotypée.

Je connaissais cette tradition, raconte le frère de Henri Heine, cet Allemand si spirituellement Français, dans ses *Souvenirs*, tradition que ne justifient pas toujours les faits.

Or, cette année, je me trouvais avec ma famille à Venise, dans l'hôtel d'un lion ou d'une licorne d'or, et je dois à la vérité de dire que l'hôte me servait tous les soirs un thé, sinon la fleur des produits du royaume du Milieu, ou plus brièvement de la Chine, du moins très-supportable, pour l'Italie surtout.

Dans le même hôtel vivait une famille anglaise, et comme nous étions les seuls dans la maison qui parlions leur langue, des relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre nous et les enfants d'Albion.

La famille se composait du père, de la mère et des deux jeunes misses, blondes, fraîches et gourmandes.

A la première visite que nous leur fîmes, on nous offrit naturellement le thé.

Je le trouvais excellent.

— Je le crois bien, dit le papa, c'est du thé que je fais venir de Londres, car ici, comme vous savez, on n'en peut pas avoir.

J'attendais la phrase; aussi elle me fit sourire.

— C'est une erreur, dis-je; il y a du thé dans beaucoup d'hôtels.

— Je ne crois pas, monsieur, fit l'ainée des sœurs, nous n'en avons jamais trouvé.

— Alors je suis plus heureux que vous, repris-je, le maître d'hôtel m'en donne tous les soirs; il ne vaut pas celui-ci, j'en conviens, mais on peut le boire.

— *Very extraordinary*, dit la seconde sœur pendant que l'ainée secouait sa jolie tête d'un air de doute.

— Voulez-vous prendre le thé demain chez moi? leur dis-je pour les convaincre.

La proposition fut acceptée; je la réitérai en quittant la famille. Le papa me promit d'amener son monde.

— Très-extraordinaire, ajouta-t-il, je croyais qu'il n'y avait pas de thé en Italie.

Le lendemain, mes invités vinrent à l'heure convenue. Je sonnai le garçon qui nous apportait chaque soir le breuvage chéri des Anglais, pour nous faire servir comme à l'ordinaire.

Cependant il tarda à revenir; le temps se passa, point de garçon; je sonnai de nouveau. Il monta, en effet, mais sans thé. Il balbutia je ne sais quelles vagues excuses, en disant qu'on allait me donner ce que je demandais.

L'Anglais et sa femme assistaient gravement à cette scène; les misses souriaient avec malice.

Le retard me paraissait inexplicable, mais il se prolongeait toujours. Les jeunes Anglaises commençaient à rire un peu plus haut, et le papa murmurait:

— *Curious! curious!*

Je sonnai à déchirer le cordon; cette fois, l'hôte vint se présenter lui-même.

Il s'expliqua d'une façon tout aussi obscure que le domestique; j'entendais bien les mots d'accident, de recherche, de patience. Bref, il me promit qu'il me donnerait bientôt mon thé tant désiré.

Cette promesse n'eut pas la moindre suite; au bout d'une demi-heure cependant mon homme ouvrit la porte, mais de thé point.

Les deux sœurs ne se gênaient plus de rire et se moquer ouvertement de moi.

L'hôte commença une longue exposition où, à travers mille excuses fort humbles, je pus démêler ce qui suit:

Les Anglais prenaient tous les soirs le thé une heure avant nous; on nous servait donc une seconde décoction des feuilles avec lesquelles ils faisaient le leur; or, ce soir, les Anglais n'ayant pas fait de thé eux-mêmes, il était impossible de m'en fournir. On avait bien essayé d'en chercher de par la ville, mais on n'en avait pu découvrir.

Les blondes misses riaient plus que jamais, le papa riait, la mère riait également.

Finalement, ils nous emmenèrent chez eux et nous donnèrent le thé que nous avions voulu leur offrir.

J'ai rencontré quelquefois depuis ce temps mes Anglais en voyage.

Je vous laisse à penser s'ils me répétaient la phrase sacramentelle:

— Il n'y a point de thé en Italie.

Georges STENNE.

La concurrence ne s'exerce que sur les bons produits. Les capsules de goudron Guyot, si efficaces dans les cas de rhume, catarrhes, bronchites, phthisie, ont été le but de nombreuses imitations. M. Guyot ne peut garantir que les flacons qui portent sa signature imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Au moment des soirées, bals et réunions de tout genre qu'entraîne avec soi le carnaval, nous croyons devoir rappeler à nos lectrices le beau choix de jupons de lin que possède la maison de PLUMENT (33, rue Vivienne).

Citons en premier lieu le magnifique modèle en percale non apprêtée, avec traîne carrée rapportée. Ce jupon, tout plat devant et sur les côtés, est monté à une large ceinture cuirasse qui emboîte parfaitement le buste; elle descend carrément derrière comme une large bande et est boutonnée au milieu. La traîne carrée, qui fait suite à la bande, est couverte de volants. Ce jupon donne une excellente tournure à la robe, dont il fait valoir la traîne.

Nous ne devons pas oublier non plus la jolie *traîne balayeuse côtelée*, que la maison de Plument a créée dernièrement et dont ne peuvent plus se passer les femmes qui en ont essayé. Elle mesure 75 centimètres de hauteur; ses bords sont garnis de cinq grosses ganses qui la font tenir raide, et le bas est recouvert d'un plissé balayeuse, de 4 mètres de longueur, qui s'ajoute au bas de la robe.

Le complément indispensable de tous les corsets *Sultane*, *cuirasses Jeanne d'Arc* et autres, c'est le dessus de corset fait sur la mesure même du modèle et que la maison de Plument a si heureusement édité. Nous le recommandons particulièrement.

— La *Scabieuse* (10, rue de la Paix) ne sort pas des mariages; pour une spécialité de deuil, c'est une remarque à faire, et qui prouve une fois de plus la confiance dont on honore cette excellente maison.

Les mariages, du reste, n'empêchent pas le deuil: à preuve cette toilette de veuve faite pour la mère d'un jeune marié:

Robe princesse en velours royal noir, décolletée en un long carré devant, avec plastron-tablier en cachemire de soie posé à plat. Fichu de crêpe anglais, croisé à la paysanne, dans l'intérieur du corsage. Colletterie *Médicis* en crêpe semblable, formant l'éventail derrière et diminuant de hauteur vers les angles du carré. Une ruche de même étoffe orne les bords du plastron-tablier; elle s'élargit dans le bas et tourne derrière. Le milieu du dos princesse s'ouvre vers le bas pour laisser sortir une traîne de cachemire de soie couverte de ruches de crêpe. La manche plate, en étoffe pareille au plastron, est demi-longue et terminée par des draperies plates en crêpe anglais.

Pour compléter ce costume quasi-royal, la dame portait un chapeau *Cérés*: couronne de feuillage en crêpe, mélangé de boutons et de graines de soie mate. La coiffure était fermée derrière par le voile de veuve plissé, posé en cache-peigne et retombant jusqu'à la traîne.

La *Scabieuse* se charge d'exécuter n'importe quelle toilette, robe, vêtement ou coiffure, pourvu qu'on lui envoie des indications et mesures précises, et qu'on lui fasse connaître les minimum et maximum de prix qu'on veut mettre.

— Les mouchoirs de poche de la *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) se distinguent entre tous par leur qualité exceptionnelle, leur élégance et la variété qu'ils offrent dans leurs dispositions. Peut-on voir un modèle plus coquet que le mouchoir *Asmodée*, avec ses diabolins noirs ou rouges, brodés à chaque coin? On ne saurait non plus trouver de type plus nouveau.

Pour le fini des broderies blanches, la *Compagnie Irlandaise* n'a point de rivaux: couronnes héraldiques formant corbeilles de fleurs, avec chiffres enlacés: voilà le genre adopté pour le mouchoir aristocratique. La carte cornée, contenant le nom et brodée sur les angles, est une idée ingénieuse qui obtient un grand succès. Mais ce qu'il importe de signaler à nos lectrices, c'est le beau mouchoir en fil de main, avec ou sans ourlet à jour, dont une femme vraiment élégante ne saurait se passer. Nous en avons vu en batiste, tout l'ourlet quadrillé de jours et de pleins, et d'une finesse exceptionnelle. Ce sont là, nous n'hésitons pas à le dire, de vrais mouchoirs de grande dame.

M. D'A.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.